

La dalle

Marie-Sissi Labrèche

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrèche, M.-S. (2016). La dalle. *Moebius*, (149), 41–46.

MARIE-SISSI LABRÈCHE

La dalle

— Ici... ça vous convient? demande l'hôtesse d'un restaurant japonais situé quelque part au centre-ville de Montréal.

— Oui, merci, répond l'homme, le sourire aux lèvres, le bonheur dans les yeux, trop content à l'idée d'annoncer quelque chose de spécial à son épouse qui l'accompagne.

— Je vous apporte les menus, dit l'hôtesse dans un québécois parfait, sans accent, malgré ses yeux tellement bridés.

— Merci, répond la femme d'une manière plutôt sèche, non pour être déplaisante, mais parce qu'elle a la tête ailleurs, dans le dossier YTRXV, et qu'elle se demande encore si elle a bien fait de refuser le surplus de travail que lui imposait presque son patron.

C'est qu'elle en a plus qu'assez de faire des heures supplémentaires à l'agence. Tout ça parce qu'elle n'a pas d'enfant alors que ses collègues Myriam, Nathalie et même cet empoté de Noël se sauvent du boulot à cause des petits à aller chercher à la garderie. *Et lui, devant moi, quand est-ce qu'il va se décider à me faire des bébés? J'ai trente-six ans. Mes ovaires ont une date de péremption, calvaire! On sait ben, monsieur peut se reproduire jusqu'à cent vingt ans, fait qu'il a tout son temps pour ne penser qu'à ses mautadines de gammes!* pense-t-elle.

— T'as l'air préoccupée, chérie, qu'est-ce qui se passe?

— Oh, rien de grave. Je me demande seulement si j'ai bien fait de dire à mon boss que je pouvais pas prendre le dossier des nouveaux clients.

Zut! se dit-elle. Elle aurait dû répondre quelque chose de plus futile, car, évidemment, en mentionnant son travail,

il va plonger tête première dans une discussion concernant leurs métiers respectifs, et il finira inmanquablement par lui parler du sien. En parler de long en large, tout prétexte est bon à ça, et qu'est-ce qu'il l'emmerde quand il parle de ses étudiants qui ne sont pas foutus de différencier l'allegretto du moderato...

— *Tu t'en fais toujours pour tes dossiers ou pour ce que peut penser ton patron. T'es trop perfectionniste. Si seulement, mes étudiants l'étaient un peu...*

Et le voilà lancé...

— Mes étudiants passent plus de temps à pitonner sur leur maudit iPhone que sur le piano! Ils souffrent de déficit d'attention...

Le seul déficit d'attention qui lui importe à elle, c'est le sien. D'autant plus que des touristes américaines viennent de prendre d'assaut la table d'à côté et parlent à tue-tête, avec leur voix nasillarde et leurs exclamations: «*It sounds greeeaat!*», «*I'm so glaaaaaad to meeeeeeet you!*» Et leurs rires qui atteignent des aigus dignes de cris d'une pouponnière en feu.

— Oh non! Pas question que je passe la soirée à côté d'elles! lance la femme, exaspérée.

La serveuse se pointe avec les menus.

— Avez-vous des questions concernant le menu?

— Est-ce qu'on pourrait changer de place? Il fait un peu chaud ici, dit la femme, en s'éventant avec sa serviette en forme d'éventail mou.

— Si vous voulez me suivre...

La femme se lève d'un bond. L'homme n'a pas le choix de suivre, même s'il se trouvait bien là, qu'il aimait la vue qu'il avait sur les cuisiniers japonais qui coupent et roulent en série les sushis trop vite avalés.

— Mais si t'as chaud, pourquoi t'enlèves pas ta veste, dit-il, en marchant derrière elle.

La femme fait mine de ne pas entendre, elle n'a pas envie de répondre à ça.

— Cet endroit vous convient-il? demande l'hôtesse.

— Non, c'est trop près des toilettes, dit la femme, en regardant autour d'elle.

— Là-bas, dans la verrière, je préfère.

Et elle fonce droit sur la table, en se disant que si son époux l'ennuie avec ses histoires d'enseignant de piano elle pourra au moins regarder la vie sur la rue Sherbrooke, se perdre dans ses rêves. *Il peut tellement être plate parfois! Il pourrait disparaître que ça ne me dérangerait pas plus que ça.* Soudain, elle se sent coupable de penser des choses pareilles de l'homme avec qui elle partage sa vie depuis cinq ans. L'habitude, la promiscuité et les petites frustrations accumulées sont l'eau salée qui érode le couple. Puis elle pense à ce qu'a dit un humoriste américain: « Quiconque n'a jamais songé à l'assassinat de son conjoint ne sait rien de l'amour. » Elle sourit.

— Je vous apporte des verres d'eau.

— Ah... Tu trouves pas qu'on est mieux, ici?

— Bah, moi, j'étais bien là-bas, mais si ça te fait plaisir, ma beauté.

— Mais tu trouves pas qu'ici, c'est plus beau, plus romantique, les rayons du soleil couchant sur les petites nappes blanches...

— Chérie, on est en plein centre-ville de Montréal! On est entourés d'édifices gris. Je sais pas où tu peux voir un coucher de soleil sur une nappe. Pis tous les passants peuvent voir ce qu'on mange...

— T'as juste à prendre quelque chose d'appétissant! répond-elle sèchement.

Mais pourquoi l'énerve-t-il à ce point aujourd'hui? Probablement parce qu'elle aura ses règles sous peu. Encore un autre mois sans bébé en route et ça l'attriste. Lors de leur dernière discussion sur le sujet, il n'était toujours pas prêt, malgré ses cris et ses pleurs, malgré le temps qui passe. Non, pas avant sa permanence au collège.

— Est où la serveuse avec ses verres d'eau, j'ai soif?

— Tiens, la voilà, chérie.

— Vos verres d'eau... Avez-vous fait votre choix?

— Non. Pas encore. Deux petites minutes s'il vous plaît.

— Je reviens.

— Qu'est-ce que j'ai mangé ici qui était bon la dernière fois? s'interroge la femme, en parcourant le menu.

— T'avais pas pris le bœuf teriyaki?

— Ouais mais, j'ai trop chaud pour avoir un plat fumant devant moi. Je pense que je vais y aller pour les crevettes et légumes tempura.

— Tu veux pas une soupe miso ?

— Non, j'ai trop chaud, j'arrête pas de te le dire.

— Mais enlève donc ta veste !

— Je peux pas... mes bras sont trop gros !

— C'est quoi ça, tes bras trop gros ! T'es super belle !

En tout cas, je pense que je vais prendre l'assiette de sushis et sashimis divers. Ça va être bon. J'ai faim pis j'ai quelque chose à te dire... Quelque chose de très important...

La femme l'interrompt :

— Hey, c'est pas ici qu'ils mettent du wasabi partout ? Fais attention à ton irritation à l'œsophage, j'ai pas envie de t'entendre te plaindre toute la soirée.

— Oui, ma chérie... Écoute, j'ai quelque chose d'important à...

— Vous êtes prêts à commander ? demande la serveuse.

— Pour madame ce sera les crevettes et légumes tempura et pour moi, la soupe miso et l'assiette de sushi et sashimi. S'il vous plaît, dites à votre chef d'y aller mollo sur le wasabi.

— Quelque chose à boire ?

— Du saké...

La serveuse note le tout et s'en va.

L'homme regarde son épouse, le sourire aux lèvres, comme si elle était la huitième merveille du monde. Ça la met mal à l'aise, ce regard, mais en même temps, elle en redemande, elle en a besoin. Il continue de la fixer, sourire aux lèvres, en se disant : *Je veux que cette soirée soit inoubliable... avec ce que je m'apprête à lui dire. Qu'est-ce qu'elle est soupe au lait depuis quelque temps. Je me demande bien ce qu'elle a. Je pense pas que ce soit le travail, elle m'en aurait parlé. Peut-être que c'est à cause des cinq kilos qu'elle a pris depuis le début de l'hiver ? Ça l'obsède. Pourtant, moi, je la trouve plus belle, de plus en plus belle... Et c'est avec elle que je veux avoir des enfants. « Je pourrirai au fond de toi », comme chante Leloup.*

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demande-t-elle.

— Rien. Rien, chérie... Je voulais te dire...

— Quoi ?

— Je te trouve en beauté ce soir et...

— Bah! Tais-toi, tu dis ça pour me faire plaisir.

— Oui, mais aussi parce que je le pense.

En la regardant avec des yeux énamourés, l'homme tend la main sur la nappe pour saisir la sienne. La femme jette un coup d'œil autour d'eux, comme si elle était gênée par cette petite démonstration d'affection en public, puis elle attrape sa main.

Et ils se sourient en se fondant dans leur regard. Et toute tension disparaît. Enfin, ils sont ensemble. Enfin, ils sont bien. Mais pendant qu'ils se sourient mielleusement, un sifflement se fait entendre comme un pétard qu'on propulse dans le ciel. Puis un fracas. Une pluie de vitres cassées suivie d'un énorme vacarme. L'homme penche la tête et protège son visage des éclats de verre avec sa main gauche. Il reste quelques secondes dans cette position durant lesquelles il entend des cris, des pas de course, des crissemments de freins, des klaxons.

Puis il relève la tête pour s'assurer que sa bien-aimée est saine et sauve, mais elle n'est plus là, tout comme la nappe, la table et une partie de la verrière.

L'homme voit le sang dans sa main. « Pourquoi y'a du sang sur moi? » se demande-t-il. Les cris autour de lui deviennent encore plus assourdissants. « Mais pourquoi y'a du sang partout? », se répète-t-il toujours, en regardant sa main. Il prend conscience que sa main pisse le sang et que quelque chose semble lui manquer. Il n'arrive pas à faire le focus, tout s'entremêle. Les cris, la main de sa femme, le sang, la vitre, la dalle de béton. Il réalise : sa chérie est en dessous d'une grosse dalle de béton.

— Mon amour! Mon amour! Je suis là! Bouge pas!

De toutes ses forces, il tente de soulever la grosse dalle, mais rien n'y fait. Et il force et il force, encore et encore. Et plus il force, plus le sang pisse de sa main, plus la douleur envahit son bras.

Les touristes américaines ne parlent et ne rient plus non plus à gorge déployée, mais pleurent à larmes déployées maintenant. Des badauds dans la rue commencent à s'attrouper et regardent la tragédie.

— À l'aide! Aidez-moi! Aidez-moi! crie l'homme, regardant en direction de l'attroupement qui grossit à chacun de ses cris.

Le cuisinier accourt pour l'aider à soulever la dalle de béton qui pèse une tonne. Même à deux, ils n'y arrivent pas.

— Ma chérie, je suis là, ça va aller. Ça va aller, t'en fais pas. On va enlever cette méchante dalle et te soigner. Et quand tu seras sur pied, on pourra fonder notre famille. C'était ça que j'allais t'annoncer ce soir, j'ai obtenu ma permanence au cégep donc c'est OK pour les petits bébés.

Les policiers et les pompiers pénètrent sur les lieux pendant que d'autres policiers encerclent l'endroit avec du ruban jaune. Un agent essaye d'éloigner l'homme qui continue de s'escrimer comme un dément sur la dalle. Deux autres policiers se joignent au premier pour écarter l'homme pendant que les pompiers entourent la dalle pour la soulever.

L'homme tremble de partout jusque dans sa langue. La douleur qu'il sent maintenant dans son bras est aliénante.

Un ambulancier panse la main de l'homme à qui il manque deux phalangettes. L'homme ne voit plus la dalle qui recouvre sa chérie. La dalle et sa femme sont cachées par les secours. Les dernières choses que l'homme voit avant de s'évanouir sont le trou dans le toit de la verrière, la dalle manquante sur la façade de l'hôtel et la rigole du sang de sa femme qui se mélange à son filet de sang à lui.

(Inspiré d'un fait divers survenu en 2009)